Document generated on 05/09/2025 8:33 a.m.

Anthropologie et Sociétés

Peggy ANDREWS, Sisters Listening to Sisters : Women of the World Share Stories of Personal Empowerment. Westport, Bergin and Garvey, 1996, x + 184 p., bibliogr., index.

Daphne Nahmiash

Volume 23, Number 1, 1999

Rites et pouvoirs

URI: https://id.erudit.org/iderudit/015587ar
DOI: https://doi.org/10.7202/015587ar

See table of contents

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)
1703-7921 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Nahmiash, D. (1999). Review of [Peggy ANDREWS, Sisters Listening to Sisters : Women of the World Share Stories of Personal Empowerment. Westport, Bergin and Garvey, 1996, x + 184 p., bibliogr., index.] *Anthropologie et Sociétés*, *23*(1), 185–187. https://doi.org/10.7202/015587ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

mère ou à un membre de leur famille. L'auteure parle en effet d'un partenariat mère-fille pour la survie. Quoi qu'il en soit, il est évident que les rapports sociaux sont manipulés, quelquefois de façon fort ingénieuse, pour faire face aux exigences du travail migratoire. La maisonnée à distance est l'un des moyens utilisés. La travailleuse domestique migrante participe aux moments importants de la vie des siens par lettre, par téléphone et en fournissant de l'argent et des biens lors de ses visites ponctuelles. L'auteure témoigne de nouvelles formes de maternité qui accompagnent la faiblesse notoire du modèle conjugal nucléaire dans les Antilles et la solidarité des femmes de la maisonnée d'origine, de la parenté et même du voisinage avec les migrantes.

Le livre se termine sur une discussion de l'insertion de ces travailleuses dans le développement. L'auteure souligne le caractère illusoire de ce concept qui associe généralement le bien-être à l'intégration au marché du travail. Les conditions de ces femmes et de leur famille ne se sont guère améliorées à la faveur du travail salarié ; elles se sont même détériorées sur plusieurs plans puisqu'elles ont subi l'exil et l'ostracisme. Elle rappelle que cette migration « genrée » reflète bien la compétition entre les hommes et les femmes pour le travail. Sur un plan général, c'est le système d'exploitation capitaliste qui en profite.

Les mérites de ce petit livre sont nombreux et celui de situer le travail domestique des migrantes dans le système économique mondial n'est pas le moindre. Au risque de voir plusieurs lecteurs minimiser l'importance du sujet, l'auteure s'est intéressée à une activité sans aucun prestige, pratiquement invisible, souvent méprisée et qui se déroule dans une entité politique qui n'est, économiquement, qu'une des arrière-cours des États-Unis. Il faut lui en savoir gré et tolérer un certain flou dans l'organisation de la matière qui occasionne quelques répétitions d'un chapitre à l'autre.

Marie France Labrecque
Département d'anthropologie
Université Laval
Sainte-Foy
Québec G1K 7P4

Peggy ANDREWS, *Sisters Listening to Sisters : Women of the World Share Stories of Personal Empowerment*. Westport, Bergin and Garvey, 1996, x + 184 p., bibliogr., index.

Ce livre raconte plusieurs histoires remarquables de femmes vivant dans 27 pays différents et qui partagent leurs expériences et les stratégies qu'elles utilisent pour prendre soin de leur famille. Elles partagent aussi la façon dont elles produisent un revenu pour leur famille par des projets coopératifs et collectifs qui sont excessivement innovateurs et réussis. Enfin, elles partagent leurs douloureuses expériences quotidiennes de souffrance par la violence et les mauvais traitements.

L'auteure commence son livre en donnant sa définition des concepts d'*empowerment* par rapport aux expériences de ces femmes. « L'empowerment, pour ces femmes, c'est travailler ensemble, pouvoir prendre des décisions et avoir un contrôle sur sa vie. [...] Les femmes partout dans le monde sont en train de se prendre en charge avec un nouveau pouvoir — un pouvoir qui vient de l'intérieur » (p. 3, ma traduction). L'auteure énonce aussi cinq principes que les femmes expriment :

1. Un désir de paix reflétant le rejet par les femmes de la course à l'armement nucléaire.
2. Avoir soin des autres — la famille, la communauté — et la lutte pour la survie écologique du monde.
3. Rejeter-la hiérarchie et promouvoir la coopération au lieu de la concurrence comme moyen de construire notre société.
4. La capacité d'être indépendant.
5. Un sens de la tradition qui donne à la femme une certaine force et une façon d'être en réseau... mais qui peut aussi être la source de beaucoup de douleur et d'oppression (p. 3-4).

Voilà les messages sous-jacents à ces histoires poignantes et bien documentées. L'*empowerment* est un modèle de coopération, non pas de domination, et il exprime clairement des idées féministes et radicales. Nous remarquons par ces histoires qu'un des messages importants concerne le fait que des femmes et des enfants sont pris dans les jeux de guerre des hommes, y compris le viol et l'abus sexuel. Le message est clair, il montre comment les médias jouent un rôle de légitimation de la violence faite aux femmes et aux enfants et un rôle de déshumanisation de l'ennemi pour ceux qui participent aux jeux de guerre.

Andrews affirme que ce n'est pas la religion qui est la cause des guerres, mais plutôt l'appât du gain — richesses et territoires. Tout au long de ce livre, nous décelons un ton particulier — spirituel — qui fait la promotion de valeurs, traditions, normes culturelles et de religion, tout en soulignant les conséquences des idéologies, de la violence et des traditions qui entretiennent la violence faite aux femmes et aux enfants. L'auteure donne à réfléchir sur la possibilité d'un paradoxe entre le désir de suivre les valeurs et les traditions spirituelles et religieuses quand celles-ci peuvent également promouvoir la violence et la dépendance.

Un des aspects les plus intéressants de ces histoires est la façon dont les communautés de femmes ont réussi à créer une gamme élargie de micro-industries et autres projets collectifs, notamment en agriculture, et ont réussi à obtenir un revenu avec ces projets. Elle note par ailleurs que le travail rémunéré de la femme n'est toujours pas reconnu et que sa grande contribution à la vie domestique et familiale n'est pas calculée dans le PNB par les gouvernements. La contribution de la femme à l'économie globale n'est donc pas reconnue.

Ces histoires qui nous viennent d'Afrique, d'Amérique Latine, des États-Unis, du Moyen-Orient et d'Asie racontent des récits de vie de femmes courageuses qui ont mené des luttes exemplaires contre les traditions, par exemple la mutilation génitale, la prostitution et l'exploitation d'enfants par les hommes. Andrews cite des femmes victimes de cette violence ; selon elles, c'est leur *empowerment* et l'éducation des hommes qui changeront le style de vie des hommes.

Malgré les fautes de frappe rencontrées dans ce livre, sa lecture touche profondément, surtout à cause du courage des femmes présentées. Cependant, nous sentons que, dans la perspective féministe d'*empowerment* de l'auteure, il y a toujours une acceptation du fait que la femme doit non seulement continuer à tenir le rôle énorme d'aidante naturelle, mais aussi continuer à assumer seule le fardeau de la survie économique de la famille et la lutte contre la violence et l'exploitation. Nous croyons que cette auteure a décrit le rôle de « superfemme » avec admiration et respect au lieu de se poser des questions sur ce rôle. On se demande si on ne devrait pas plutôt suggérer un lobbying pour que les hommes assument plus de responsabilités en termes de soins et pour qu'ils changent leurs attitudes envers les femmes. Nous nous questionnons sur l'acceptation de valeurs religieuses qui

incorporent ces attitudes négatives envers les femmes et les enfants au lieu de se concentrer sur la lutte contre les institutions et les gens qui promeuvent l'oppression des femmes. Andrews estime que des changements peuvent survenir à l'intérieur des structures existantes, mais ce n'est pas évident. Cela dit, nous recommandons fortement la lecture de ce livre qui donne un portrait de niveau international de la lutte des femmes pour leur *empowerment*.

Daphne Nahmiash
École de service social
Faculté des sciences sociales
Université Laval
Sainte-Foy
Québec G1K 7P4

Christine FAURÉ (dir.), *Encyclopédie politique et historique des femmes. Europe, Amérique du Nord.* Paris, Presses Universitaires de France, 1997, 885 p., index des noms propres, réf.

Ce volume compte trente-huit chapitres répartis en trois sections : « Au seuil de la modernité, les femmes peuvent-elles gouverner ? » ; « L'ère des révolutions » ; « Combats pour la démocratie ». L'abondance du matériel m'empêche, bien sûr, d'en rendre compte dans sa totalité. Je me contenterai de signaler les chapitres qui m'ont le plus intéressée, sans signifier pour autant que les autres ne sont pas intéressants. Je ferai d'abord un survol de l'ouvrage en suivant des repères proposés par Fauré dans son introduction — « Prospectus » — à cette entreprise qu'elle a menée à bien. Elle justifie ainsi le recours à l'« Encyclopédie » :

> Le genre encyclopédique se retrouve dans les moments de découverte lorsque la nouveauté d'une situation nécessite une mise au point parce qu'elle entraîne, dans tous les domaines, des effets incontestables, d'où cette idée d'« enchaînement des connaissances humaines », de « généalogie et de filiation », affirmée dans l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, et qui reprenait la notion d'origine forgée au début du XVI[e] siècle à partir du mot grec *encyclios* signifiant cercle : l'encyclopédie, un « rond de sciences » disait le poète Joachim du Bellay (page 1).

Mais, insiste-t-elle, « la nouveauté, cette fois, ne touche pas au savoir technique ou économique », elle touche à « la condition politique des femmes », qu'elle impute à la « maîtrise de la fécondité féminine ». Il s'agit là, me semble-t-il — à condition de considérer la « maîtrise de la fécondité féminine » sous son volet « reconnaissance par la loi du droit des femmes à contrôler elles-mêmes leur fécondité » —, du levier qui entame la « valence différentielle des sexes » (Héritier 1996 : 25) et permet de concevoir la parité politique comme une revendication qui ne remet pas en cause le principe universaliste.

Des titres de la seconde partie, « L'ère des révolutions » — par exemple, « L'action des femmes dans les Révolutions anglaises » ; « L'action des femmes dans la Révolution américaine » ; « Le rôle des femmes dans les révolutions de Liège et du Brabant » ; « L'action des femmes dans la Révolution grecque, 1800-1827 » — indiquent clairement la réaction que concrétise cet ouvrage à l'encontre d'« un refoulement de l'événement politique » (p. 3), trop souvent à l'œuvre dans les travaux qui embrassent les femmes dans l'histoire. C'est une mise en évidence de la participation de femmes à l'événement politique qui